

# AU BO-ROTSE

Par EUGÈNE BÉGUIN, *missionnaire à Nalolo, pays des Ma-Rotse*

(Haut-Zambèze).

---

Voilà un titre qui pourrait fournir matière à plus d'un article, car, pour ne rien omettre d'essentiel, il faudrait traiter du pays, de son climat, de ses cours d'eau, de ses produits, de sa population, des mœurs, des langues qu'on y parle, etc., tout autant de sujets que nous ne pouvons aborder aujourd'hui, aussi nous bornerons-nous à dire ce qu'est le *Bo-Rotse* et sa *population*.

## I

A part quelques marchands portugais, venus de la côte occidentale, mais dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, le premier Européen qui a visité le Bo-Rotse est le Dr Livingstone; il y vint pour la première fois en 1853, lors de son voyage du Linyanti à la côte occidentale; mais, en ce temps-là, le Bo-Rotse était au pouvoir d'étrangers venus du Sud, les Ma-Kololo, ce qui fait que la tribu des Ma-Rotse n'avait pas alors l'importance qu'elle a aujourd'hui et que Livingstone en parle peu; il s'occupe naturellement surtout de ceux qui étaient alors les maîtres du pays; c'est pour cela qu'aujourd'hui encore bien des cartes de géographie, même de celles qui se piquent d'exactitude et de modernité, mentionnent les Ma-Kololo, alors que, depuis longtemps, ils ont disparu, non seulement de la scène de l'histoire, mais même de la liste des tribus africaines.

Le Bo-Rotse proprement dit est une vaste plaine ovale, qui va dans la direction du Nord-Ouest au Sud-Est. Cette plaine est située par 21° de longitude Est de Paris et 15° de latitude Sud, à une altitude moyenne de 1000 mètres au-dessus de la mer. Elle est traversée, dans toute sa longueur, par le Zambèze qui la partage en deux moitiés; elle est bordée, de toutes parts, par une chaîne de collines boisées qui, vues de loin, rappellent vaguement le Jura. Livingstone a cru devoir appeler cette plaine la *Vallée des Ma-Rotse*. Mais cette appellation est inexacte, elle est même étonnante de la part d'un montagnard comme l'était le missionnaire écossais, car rien ne ressemble moins à une vallée que cette vaste plaine aussi unie que la Hollande; c'est absolument comme si on voulait donner ce nom à la région qui s'étend entre Soleure et Bienne.

Le Bo-Rotse est une plaine excessivement monotone; seuls les villages situés au bord du Zambèze jouissent d'une vue qui peut, en une certaine mesure, consoler le cœur d'un Suisse; un cours d'eau donne toujours de la vie à un paysage et le Zambèze est un très beau fleuve, ses eaux sont d'une limpidité remarquable; elles sont aussi bleues que celles du Léman, parfois aussi unies qu'un miroir; mais, à certaines heures, quand le vent se lève et que l'orage gronde, comme nos lacs suisses, le grand fleuve devient furieux, les vagues qui le soulèvent sont si hautes, qu'aucun bateau ne voudrait se risquer à le traverser. Parfois, le soir, par un beau clair de lune, quand les eaux du fleuve scintillent sous cette douce et pâle lumière, on croirait revoir ce spectacle si souvent contemplé sur le lac de Neuchâtel et, ce qui rend l'illusion plus grande encore, c'est que là-haut, au Nord, la Grande Ours brille de tout son éclat et se reflète dans le Zambèze. A voir ces belles eaux limpides, on éprouve l'envie de s'y baigner; hélas! c'est un plaisir qu'il faut se refuser, car le fleuve n'est pas seulement habité par d'inoffensifs poissons, qui constituent une grande ressource pour les indigènes, mais encore par de terribles crocodiles qui, à l'occasion, ne se refusent pas un repas de chair humaine.

Ce qui rend effrayante la monotonie de cette plaine, c'est qu'elle est extrêmement nue; seuls, par ci par là, apparaissent quelques rares bouquets d'arbres; ce sont généralement des tombeaux d'anciens rois Ma-Rotse; mais c'est tout, les nombreux villages qui se trouvent dans la plaine n'en rompent pas

la monotonie, car les huttes indigènes n'ayant, en général, pas plus de trois mètres de haut, ne s'aperçoivent pas de loin; les hautes herbes ou les roseaux qui les entourent sont souvent plus élevés que les villages eux-mêmes et les cachent complètement.

Le Bo-Rotse a deux capitales; la principale est *Lealui*, gros village d'environ 3000 habitants qui se trouve à mi-chemin entre le Zambèze et la forêt qui borde le Nord-Ouest de la plaine, c'est la résidence du roi *Lewanika*. La seconde est *Nalolo*, située, non comme l'indiquent presque toutes les cartes, sur la rive gauche, mais sur la rive droite du Zambèze, au Sud-Est de *Lealui*; c'est la résidence de la sœur aînée du roi, laquelle, en cette qualité, jouit dans le pays des mêmes prérogatives que son frère; les mêmes honneurs lui sont rendus et, seule, dans le pays, elle peut traiter d'égale à égal avec le roi; on l'appelle *Mokuæ*; ce terme n'est pas un nom propre, il signifie simplement princesse, de sorte que toutes les femmes de la famille royale sont des *Mokuæ*, mais à des degrés divers; celle de *Nalolo* est la *Mokuæ* par excellence, son village a environ 1500 habitants.

Les cartes publiées en Allemagne et en France (Justus Perthes, Gotha, 1894; Atlas Schrader, Hachette 1892), donnent le Zambèze comme frontière du territoire attribué aux Portugais; il y a même une bande de terre réservée aux Allemands qui aboutit au fleuve à *Kazungula* (*Mpalera*). De cette façon le pays des Ba-Rotse serait démembré, car ces populations occupent aussi bien la rive droite que la rive gauche du grand cours d'eau africain. Ceci montre avec quel non-sens et quel sangène les nations européennes occupent des territoires en Afrique, sous prétexte de les civiliser, c'est-à-dire de les exploiter. C'est absolument comme si un jour quelques puissants voisins de la Suisse décidaient de partager ce pays et que, dans ce partage, le vignoble neuchâtelois fût aux uns et la montagne aux autres!

## II

La population du Bo-Rotse est une des plus denses de l'Afrique, ce qui, cependant, ne prouve pas grand'chose car le Con-

continent noir est très peu peuplé. Je ne pense pas que cette plaine ait plus de 15,000 habitants, soit deux habitants par kilomètre carré. Cette population est excessivement mélangée; la plaine est appelée le Bo-Rotse parce que les maîtres de ce coin de pays, comme de toute la région qui s'étend des sources du Zambèze au delà du Mosi-oa-Thunya<sup>1</sup> (chutes Victoria), sont les *Ma-Rotse*, comme les ont appelés les Ma-kololo, ou *A-Luyi*, comme ils s'appellent eux-mêmes; mais les Ma-Rotse proprement dits sont très peu nombreux et la population de leur pays est un mélange de représentants des différentes tribus qu'ils se sont assujetties: les Ma-Mbunda, les Ma-Totéla, les Ma-Subiya; les Ba-Toka, les Ba-Shikolombué, les Ba-Lunda, les Ba-Lubalé, etc. C'est un peu ce qui se passe au canton de Neuchâtel; en lisant les registres de l'État-civil, on est frappé de voir combien il s'y trouve de noms étrangers, et cependant les Neuchâtelois restent toujours la classe dirigeante du pays; ainsi en est-il au Bo-Rotse; tous les chefs et hommes libres sont Ma-Rotse, tandis que le gros de la population appartient à des tribus soumises.

En général cette population est très bien bâtie; il est extrêmement rare de voir des estropiés, cela tient peut-être à ce qu'on ne les laisse pas vivre; toutefois, il y a beaucoup de lépreux et d'aveugles; cette infirmité est peut-être due à l'ardeur du soleil, mais sans doute aussi à la saleté, car nous autres Européens ne souffrons que rarement de maux d'yeux, tandis qu'ils sont extrêmement répandus parmi les indigènes; chaque jour nous avons des collyres à administrer.

Ces gens, les hommes surtout, sont plutôt de grande taille; sous ce rapport, on peut les comparer aux peuples du Nord de l'Europe; comme, dès leur enfance, ils sont tous rameurs, aussi bien les femmes que les hommes, ils sont très bien musclés. Quand, remontant le fleuve, dans les rapides entre autres, où il s'agit de faire preuve d'adresse, de calme et de force, on voit tous leurs muscles se tendre, ils me font toujours penser aux gymnastes de la Patrie, si fiers de leurs biceps!

Le vêtement de ces Zambéziens est extrêmement simple; cependant, parmi toutes les peuplades de l'Afrique, ils comptent probablement parmi les plus décents; tandis que les Cafres vont absolument nus, que les Ba-Souto et les Be-Chuana se

<sup>1</sup> Dans les langues africaines le *u* se prononce toujours *ou*.

couvrent à peine autour des reins, les Ma-Rotse et la population qui vit avec eux sont vêtus d'un *se-tsiba* (vêtement) qui descend jusqu'aux genoux. Aujourd'hui presque tous les hommes ont du calicot; un *se-tsiba* a généralement deux mètres de long et quatre-vingts centimètres de large; il est retenu autour des reins par une ceinture; ce vêtement rappelle un peu le *kilt* écossais. Ils n'ont généralement aucune coiffure; c'est toujours un sujet d'étonnement pour nous que de voir ces gens passer des journées entières nu-tête à l'ardeur du soleil des tropiques. Un bon nombre d'hommes portent aussi presque toujours une chemise et tous les riches ont ce qu'ils appellent une « couverture de jour », c'est-à-dire une pièce de toile imprimée, de deux mètres carrés, qu'ils portent fièrement nouée sur l'épaule gauche et passée sous le bras droit, à la façon des anciens. Les femmes sont vêtues d'un jupon de cuir souple qui va jusqu'aux genoux; les riches ont également une couverture de jour dont elles se parent de la même manière que les hommes.

Les ethnographes ont déterminé les caractères spéciaux de chaque race, et il est convenu d'englober tous les Noirs sous un seul et unique type. Ce type n'est pas du tout aussi absolu qu'on semble le croire; les Nègres n'ont pas nécessairement le nez épaté, de même que tous les Blancs n'ont pas le nez aquilin; leurs lèvres ne sont pas toujours épaisses et il y a parmi eux plus d'un bel homme et plus d'une belle femme; souvent nous rencontrons des figures qui nous rappellent des connaissances d'Europe tant la ressemblance est grande.

Il y a cependant deux points qui ne laissent pas que d'étonner et qui constituent un problème que je pose aux ethnographes. Pourquoi, tandis que dans la race blanche il y a une variété infinie de couleurs, de cheveux et d'yeux, n'y en a-t-il aucune dans la race nègre : tous, hommes, femmes, enfants, qu'ils vivent au Nord ou au Sud, à l'Orient ou à l'Occident, tous ont les mêmes cheveux et, à très peu d'exceptions près, les mêmes yeux; je connais un seul Noir qui a les yeux bruns; à quoi peut tenir cette uniformité?

Les Zambéziens sont-ils des sauvages? Il est probable qu'en Europe chacun répondra par l'affirmative; mais, avant de répondre, il serait bon de s'entendre sur le sens qu'on donne à ce mot. Si sauvage veut dire « qui n'appartient pas à la civili-

sation européenne », alors oui, ils le sont ; mais si *sauvage* est ce que disent les dictionnaires : « ce qui vit dans les bois, dans les lieux déserts, pas en société organisée, sans lois, se nourrissant uniquement de chasse et de pêche » alors non, ils ne le sont pas, car aucune de ces définitions ne répond à l'état social des Zambéziens : ils ont des lois, une organisation politique ; ils sont agriculteurs et élèvent du bétail ; ils ont des arts et des métiers ; et, s'ils vont à la pêche et à la chasse, ils n'y passent pas toute leur vie et ne se nourrissent pas exclusivement de ses produits. Leur nourriture consiste, au contraire, avant tout, en végétaux, spécialement le manioc, le maïs et le sorgho ; ils aiment beaucoup la viande, mais seulement comme accessoire ; du reste ils en ont rarement, et, en tout cas, ils ne mangeraient jamais de la viande crue, comme on croit souvent que ces « sauvages » le font ; au contraire, ils cuisent beaucoup la viande et ne sont pas du tout amateurs de biftecks saignants. Comme nous, ils ne voudraient pas manger d'animaux carnassiers, tels que la hyène, le vautour, le corbeau ; pourquoi ? demandai-je un jour à un indigène, « mais, me répondit-il, parce qu'ils se nourrissent de viandes ».

Leurs capacités intellectuelles sont aussi plus grandes qu'on ne le croit généralement. Sous ce rapport, les hommes, probablement parce qu'ils sont habitués aux affaires, sont de beaucoup supérieurs aux femmes. — Leur vocabulaire est loin d'être pauvre. En Europe, on m'a souvent dit : « Vous apprendrez sans doute bien vite la langue des indigènes, car leur vocabulaire ne doit pas être très riche. » C'est là une erreur ; ces peuples, si primitifs qu'on les suppose, ont des langues très développées ; en se-souto, on connaît près de 5000 mots ; c'est un peu plus que chez ces tribus de la Sibérie septentrionale qui n'ont que 200 mots à leur disposition et qui ne savent pas compter au delà de 20. Les langues africaines sont pauvres en termes abstraits, mais, par contre, elles sont très riches pour tout ce qui a rapport aux choses concrètes et aux relations sociales ainsi qu'à la nature et à la zoologie ; chaque animal de la forêt, chaque oiseau, chaque insecte a un nom spécial.

Une supériorité incontestable et vraiment remarquable des Noirs, c'est la facilité avec laquelle ils apprennent les langues. — Ils sont très nombreux au Sud de l'Afrique les indigènes qui ont à leur disposition trois ou quatre idiomes ; j'en ai connu

plusieurs qui parlaient presque indifféremment le se-souto, le cafre, l'anglais et le hollandais. Ici, au Zambèze, où il n'y a pas d'autres Blancs que les missionnaires qui se donnent la peine d'apprendre la langue des indigènes, on ne connaît aucune langue européenne; les Zambéziens n'en sont pas moins polyglottes; non seulement tous parlent le se-kololo, qui est la langue universelle du pays, mais encore tous savent la langue de la tribu à laquelle ils appartiennent et quelquefois de deux ou trois autres encore. Les élèves de nos écoles apprennent, sans trop de peine, à lire et à écrire; cependant leur développement s'arrête assez rapidement; ils sont peu doués tout particulièrement pour l'arithmétique; ils apprennent bien à faire les quatre règles, mais il ne faudrait pas leur donner de problèmes à résoudre, car la réflexion leur fait complètement défaut.

Au point de vue des institutions sociales, ce qui laisse le plus à désirer ici, c'est le *mariage*. A proprement parler, il n'existe pas comme institution; les Zambéziens en sont au régime préconisé par certains esprits forts en Europe, celui du mariage libre. Un homme et une femme se réunissent un jour et vivent ensemble aussi longtemps qu'ils se conviennent, puis se quittent aussi facilement qu'ils s'étaient unis. Parmi les hommes de quarante ans et même au-dessous, il en est bien peu qui vivent encore avec leurs premières femmes; la plupart, les chefs du moins, sont polygames, et, à mesure que les femmes vieillissent, ils en reprennent de plus jeunes. Tels vieillards élèvent des enfants, avec l'intention d'en faire leurs femmes, le jour où elles seront en état de l'être!

Avec ce système, il est évident que la vie de famille, telle que nous l'entendons, n'existe pas. D'autant plus que, très fréquemment, les enfants sont enlevés tout petits à leurs parents; toute l'armée des esclaves des chefs se recrute par des prélèvements d'enfants chez les groupes tributaires; c'est la cause qui produit ce mélange de différentes peuplades au Bo-Rotse. Dans ce cas, c'est simplement un impôt; d'autres fois, c'est une amende; il arrive que tel individu ou telle portion de pays soit condamné à payer des amendes en enfants. Dans la famille royale, du reste, il est de règle que jamais les parents n'élèvent leurs enfants; dès l'âge de deux ou trois ans, ils sont placés chez des tantes ou des frères, ou des sœurs, souvent à de très grandes distances les uns des autres, et ces enfants grandissent,

*s'élèvent* à peu près seuls et ne revoient guère leurs parents que tous les deux ou trois ans, et pas même.

C'est probablement à cette absence de vie de famille qu'il faut attribuer le principal défaut des Zambéziens : leur manque de cœur. A l'ordinaire, ils ont entre eux des mœurs douces ; afin d'être en bons termes avec tout le monde, ils sont très polis ; Chose étonnante, ils ne connaissent pas le tutoiement ; ils ne se fâchent jamais, mais ils peuvent néanmoins être très cruels. Cette cruauté native se montre tous les jours dans leur manière d'être avec les animaux ; pour plumer un oiseau, ils ne le tuent pas ; c'est un de leurs grands plaisirs de voir souffrir ; inconsciemment, ils sont de l'école de ces philosophes qui disaient de l'animal : « ça ne sent pas » ; quand ils ont blessé une bête à la chasse, ils ne se pressent nullement de l'achever ; ils la laissent souffrir sans s'émouvoir et ne la tuent que pour la dépecer.

Quant aux vices dont on peut les accuser, ils n'en sont pas plus atteints que le reste de l'humanité. Il faudrait cependant faire une exception pour le mensonge qui leur est très familier ; ils semblent être de l'avis de Talleyrand que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ; car, quand ils désirent cacher quelque chose, il est extrêmement difficile de le leur faire dire. Pour ce qui est de l'immoralité, elle n'existe certainement pas plus ici que chez la plupart des autres peuples, voire même les peuples européens. On croit avoir lancé à ces pauvres Noirs la suprême accusation, quand on a dit d'eux qu'ils sont comme des animaux. Cela est bien souvent vrai, hélas ! mais, comme l'animal aussi, ils ne commettent pas de péchés contre nature, comme il s'en commettait à Sodome, à Gomorrhe, à Rome, et tel qu'il s'en commet encore en Europe. Ce sont là des choses inconnues ici, aussi j'estime que, malgré le désordre dans lequel ils vivent, surtout par rapport au mariage, ils sont en somme moins immoraux cependant que beaucoup d'Européens. En tout cas, les Blancs qui viennent dans ces pays-ci ne valent, pour la plupart, pas mieux que les indigènes. Ils sont certainement plus coupables que ces *sauvages*, non seulement à cause de l'éducation qu'ils doivent avoir reçue, mais encore parce que, ne faisant que séjourner parmi ces peuplades, les unions qu'ils y contractent n'ont aucune valeur pour eux, et ils se moquent aussi bien des femmes que des



enfants qu'elles pourront mettre au monde. Non, les Européens n'ont pas le droit de faire de l'immoralité un vice spécial à la race noire; les Blancs ne le sont pas moins; ceux-là seuls ou à peu près, Blancs ou Noirs, qui ont pris l'Évangile comme règle de conduite font exception.

Nalolo, Pays des Ma-Rotse (Haut-Zambèze), mai 1897.

Cette intéressante Notice, écrite le 22 mai 1897, ne nous est parvenue que le 25 septembre. Elle est donc restée en route 4 mois et 3 jours. Comme on le voit, les communications sont encore bien lentes et bien difficiles entre les régions du Haut-Zambèze et l'Europe. (*Note de la Rédaction.*)